

Entretien avec Ivan Vratchev (8-11 juin 1991)

CLT, Numéro 46, juillet 1991.

Je connaissais Ivan Yakovlévitch Vratchev par les documents des archives de Harvard. J'avais vu sa signature au bas de lettres de déportés, ainsi que des mentions de son nom dans des lettres à Trotsky. Cet homme était de toute évidence l'un des membres les plus en vue de la jeune génération de l'Opposition de gauche, dont il avait été l'un des rares délégués et le porte-parole à la XIIIe conférence du parti bolchevique en janvier 1924. Il avait été déporté à Vologda en 1928. Mais, dès le début de la crise ouverte par la capitulation de Préobrajensky, ¹ Radek et Smilga, la tempête fut déchaînée contre lui dans les lettres adressées d'Union soviétique à Trotsky. Vratchev était « passé de l'autre côté ». Ce « traître » diffusait même parmi les déportés d'« infâmes » documents rédigés par Kharine, l'homme qui, à Paris, avait livré au GPU le premier numéro du *Biulleten Oppositsii*. J'avais remarqué la virulence à son égard d'O.D. Sosnovskaïa, dont le mari, L.S. Sosnovsky, alors enfermé dans un isolateur, avait été l'ami d'Ivan Yakovlevitch. Honnêtement, je le croyais mort depuis longtemps, comme tous les protagonistes de son histoire.

Et voilà que la pérestroïka a apporté à Ivan Yakovlevitch Vratchev, au lendemain d'un article d'Ogoniok, une grande notoriété. Il est après tout aujourd'hui l'unique survivant de l'exécutif des soviets qui proclama la prise du pouvoir par cet organisme à l'échelle de l'URSS en 1917, et probablement un des rares sinon le seul survivant des délégués aux congrès du parti du vivant de Lénine. Certains groupes qui se réclament du trotskysme le traitent comme un grand ancien, en font le porte-drapeau du « trotskysme » en URSS, le fêtent dans divers pays d'Europe. Pour tout le monde, et, pour commencer, pour les historiens d'URSS, Ivan Yakovlevitch Vratchev est en tout cas le dernier survivant de l'Opposition de gauche, le dernier combattant de la génération de Trotsky : l'un d'entre eux m'a même assuré que sa « capitulation » doit être tenue comme nulle et non avenue puisqu'elle fut, assure-t-il à tort, le fait de tous.

J'avoue avoir beaucoup hésité avant de prendre contact avec lui et je n'ai pas à en exposer ici les raisons. Il n'y avait dans mon hésitation aucune condamnation morale, mais un réflexe de prudence d'historien. Je me suis finalement décidé, d'abord influencé par l'insistance d'un de mes correspondants, étudiant de Moscou, qui m'assurait que la visite valait la peine d'être faite et l'homme d'être connu. Puis Ivan Yakovlévitch lui-même m'a écrit et cette initiative m'a décidé. J'étais à Moscou au mois de juin et j'ai rencontré deux fois Ivan Yakovlévitch et sa compagne, Revekka Mikhailovna, fille de Mikhail Solomonovitch Bogouslavsky, ami d'I.N. Smirnov et l'une des victimes du deuxième procès de Moscou, admirable et adorable vieille dame.

Nous voilà donc, mon ami et interprète de luxe Sacha et moi-même, en présence d'Ivan Yakovlévitch. C'est la première surprise. Nous savions que notre hôte, qui approchait de ses 94 ans, n'avait pas l'air d'un vieillard, mais tout de même... Petit, râblé, il a une énergie peu commune qui s'exprime dans tous ses gestes, y compris la façon dont il brasse le sucre dans sa tasse de thé. Une énergie de tous les moments. Il est certes dur d'oreille et il n'est pas facile de capter son attention par une question, mais il nous en accorde quand même la possibilité de temps en temps. Quand Revekka Mikhailovna lui dit de ralentir, au moins par souci du traducteur, il répond qu'il lui faut dire beaucoup de choses en peu de temps et qu'il ne veut pas en perdre en route.

¹ N.N. Krestinsky, L.P. Sérébriakov, Ivan Nikititch Smimov, E.A. Préobrajensky notamment quittaient le comité central où Trotsky n'avait plus avec lui de ses proches que Kh.G. Rakovsky.

Nous lui avons dit au début que nous connaissions un peu sa vie militante avant le début de l'Opposition de gauche, son rôle de commissaire politique dans l'Armée rouge, ses responsabilités de commissaire politique en Crimée, sa présence à la direction du PC géorgien. Nous savions aussi qu'après ses années de prison et de camp à la veille de la guerre, il n'a pas été autorisé à servir dans l'Armée rouge au grade qu'il avait atteint pendant la Guerre civile, mais qu'il avait fait la Deuxième Guerre mondiale comme simple soldat, revenant décoré. Nous attendions de lui des informations sur l'Opposition elle-même, sa structure, son mode de fonctionnement, ses débats.

Il commence bille en tête. Pour lui, l'Opposition de gauche n'est pas née en 1923 comme on le dit généralement, mais en 1920, dans le cadre de la discussion syndicale ; elle s'est formée dans le souci de la production et des problèmes qui ont provoqué la révolte de Cronstadt. Trotsky s'était opposé lors du Xe congrès à une élection proportionnelle par plate-forme, car il craignait que cela ne jette de l'huile sur le feu de la discussion et n'entraîne le parti vers la scission. Au cours du congrès, les annonces se succédaient : « *réunion de l'Opposition ouvrière* », « *réunion des « centralisées démocratiques »* », mais pas de réunion de la fraction « *trotskyiste* ». Quelques camarades pourtant s'étaient réunis dans le bureau de Sérébriakov — à l'époque secrétaire du parti —, pendant le congrès, à un moment où Trotsky était absent. Varvara Nikolaïevna Yakovlevna ² présidait. La majorité réclamait la constitution d'une fraction à laquelle Trotsky était fermement opposé — et on le savait. Quand Trotsky est revenu, Sokolov, qui avait été son proche collaborateur dans l'Armée rouge, l'a tout de suite accroché sur cette question et Trotsky, de façon surprenante, a littéralement crié, ce qui n'était pas son habitude dans un tête-à-tête : « *Une fraction ? Non, en aucun cas !* ». Lénine, lui, croyait que Trotsky voulait s'engager dans la lutte fractionnelle. C'est pourquoi il a défendu l'élection par plate-formes, ce qui a écarté du nouveau comité central ainsi élu les partisans de Trotsky.

De la réunion chez Sérébriakov sous la présidence de Varvara Nikolaïevna, Ivan Yakovlévitch se souvient d'un moment particulièrement dramatique. F.E. Dzerjinsky, fondateur et chef de la Tcheka, qui soutenait les thèses de Trotsky sur les syndicats, était présent et, dans un état de grande nervosité, expliqua qu'il ne pouvait plus continuer à assumer sa charge répressive. C'était, selon lui, possible, quand il s'agissait d'arrêter et de frapper des ennemis, mais aujourd'hui, il fallait frapper de plus en plus des ouvriers et des paysans et il ne pouvait le supporter plus longtemps. Ivan Yakovlévitch évoque la résolution sur l'interdiction des fractions, le point 7 donnant au CC le droit d'exclure un des siens et que Lénine voulait garder secret.

Ivan Yakovlévitch a consacré un article au XIIe congrès, et espère que nous le publierons. Il nous raconte que Trotsky avait repoussé la proposition de Staline d'y présenter le rapport. A la question de savoir pourquoi ce refus, Trotsky avait répondu : « *Parce qu'un tel rapport serait compris par mes ennemis et par beaucoup comme mon désir de remplacer Lénine. Lénine ne peut être remplacé que collectivement et je reste fidèle à cette idée* ». Son intervention fut, nous dit-il, un vrai triomphe.

Ivan Yakovlévitch ne s'étend pas sur l'origine de la « *lettre des 46* » qui marque le début de l'organisation des oppositionnels en 1923. Il ne sait pas qui en a pris l'initiative : les amis de Trotsky, sans doute, mais peut-être aussi les « *décistes* », partisans du « *centralisme démocratique* », avec T.V. Saprónov, car le texte marque en fait selon lui la fusion des « *trotskyistes* » et des « *saprónovistes* » contre la politique d'appareil. A la XIIIe conférence où il était délégué, il se souvient de la bataille de

² Varvara Nikolaïevna Yakovlevna (1885-1944) était entrée dans le parti en 1904 et avait été l'une de ses plus actives militantes clandestines ; puis elle avait servi dans l'Armée rouge. Elle suivit Trotsky jusqu'en 1926, tenta ensuite de se retirer. Arrêtée dans les années trente, elle est morte en prison, où ses tortionnaires l'avaient brisée pour lui arracher son « *témoignage* » au troisième « *procès de Moscou* ».

Staline pour imposer la publication de la résolution secrète du Xe congrès sur le pouvoir du CC de prononcer des exclusions dans ses propres rangs. Il se souvient aussi qu'à ses noires prédictions (« *Il ne nous reste plus que deux heures de démocratie* »), Lominadze, à l'époque stalinien, répondit de sa place : « *Oui, parfaitement* ». Sapronov, lui, reprit la formule : « *Deux heures de démocratie. Mon intervention est la dernière !* »

Puis il nous parle du XIVe congrès. Peu auparavant, il avait, en février 1924, entendu Ordjonikidze crier à pleins poumons « *Vive Trotsky* » dans le cours d'une manifestation commémorative de l'Armée rouge. Il témoigne de l'ambiance que Staline fit régner dans ce congrès en disant à Trotsky « *Ne touchez pas à Zinoviev !* » Ce congrès vit la constitution d'un véritable « *front anti-trotskyiste* » de l'appareil. Comme il avait voulu l'être depuis la XIIIe conférence, et comme il le fut pendant tout le « *débat littéraire* » sur *Leçons d' Octobre*, Trotsky était dramatiquement isolé et, chacun de leur côté, Zinoviev et Ordjonikidze multipliaient les provocations contre lui. Ses proches amis en parlèrent pendant le congrès, chez Sérébriakov où ils se réunirent. Seule Galina Sérébriakova l'avait rencontré plusieurs fois les derniers temps. Quand on lui proposait de l'aider, il refusait : « *Nous sommes au front, sous le feu de l'ennemi. Dans ces cas-là, on se couche et on se protège la tête. Vous ne devez pas chercher à m'aider* ».

Quand éclata le conflit entre Staline d'une part, Zinoviev et Kamenev de l'autre, Trotsky resta muet. C'est à Sérébriakov que Staline présenta ses offres d'alliance : « *Votre fraction- doit nous aider à abattre le zinoviévisme* ». Sérébriakov protesta qu'il n'existait pas de « *fraction trotskyste* ». Staline souriait, sceptique : « *Allons, allons* », puis il proposa de nouveau à Sérébriakov de transmettre son offre à Trotsky, qu'il appela cette fois « *le Vieux* » — le nom que lui donnaient ses camarades dans les conversations téléphoniques toujours susceptibles d'être écoutées — et donnant du même coup l'information qu'elles l'étaient.

Les amis de Trotsky ont commencé à discuter calmement de la possibilité de s'allier avec les uns ou les autres. Il y a eu des textes échangés. Mais la question a été vite réglée par la visite de Kamenev à Trotsky au lendemain du plénum d'avril 1926 du comité central. C'est ce jour-là qu'il dit que la partie serait gagnée quand Zinoviev et lui paraîtraient sur la même tribune que Trotsky, et ce dernier en rit franchement. Mais les concessions des zinovievistes étaient importantes et Trotsky se prononça pour l'accord avec eux.

En août 1926, Zinoviev alla passer en Crimée ses vacances d'été. Ivan Yakovlévitch le rencontra. Il vivait « *en aristocrate* », nous dit-il, comme un dirigeant de l'appareil, entouré de collaborateurs. Mais il « *devenait* » démocrate et montra à Ivan Yakovlévitch des procès-verbaux du bureau politique. Il lui dit aussi que Kamenev et lui avaient proposé à Boukharine de s'allier avec eux contre Staline et que Boukharine, de façon tout à fait inattendue, les avait trahis au bureau politique. Zinoviev concluait sans façons : « *Boukharine, c'est une pute* ». Les deux hommes se sont rencontrés de nouveau à la veille du XVe congrès. Zinoviev, qui parlait encore de « *vaincre en musique* », admettait que l'Opposition n'y aurait pas la majorité. Ivan Yàkovlévitch lui répondait brutalement : « *Aucun d'entre nous ne sera délégué ; dans le meilleur des cas, Kamenev et vous, vous serez invités* ».

Ivan Yakovlévitch porte sur Zinoviev un jugement extrêmement sévère. A l'instant de la décision, il était toujours prêt à capituler. De façon générale, il pensait l'Opposition unifiée en termes de cuisine d'appareil. Radek, dont on connaît le cynisme, eut un jour, dans une discussion au Centre de l'opposition, cette formule expressive : « *Dans notre mariage (avec les zinoviévistes), l'essentiel, c'est la vaseline* ». Trotsky éclata littéralement de rire, car cette formule saisissante restituait bien la réalité.

Ivan Yakovlévitch s'anime un peu plus encore, si possible, quand il parle de Radek qui fut, dit-il, lors de son procès en 1937, l'associé du procureur Vychinsky contre ses propres camarades. C'est son

intervention personnelle qui brisa, par exemple, la résistance de N.I.Mouralov, lequel refusait depuis 80 jours les aveux qu'on « exigeait » de lui. Ivan Yakovlévitch cite le témoignage de son frère, ex-tchékiste, collaborateur de Vychinsky, qui a assisté, dans le bureau du procureur général, à une discussion entre Radek et l'homme de Staline au sujet de ce procès, ce dernier finissant par dire au premier : « *Ne t'imagines pas que tu es un dirigeant de l'Opposition de gauche qui collabore avec nous, tu n'as qu'à obéir !* »

Au cours de notre deuxième rencontre, Ivan Yakovlévitch nous a longuement parlé de la mort de Frounzé³ et des soupçons exprimés par Boris Pilniak et commentés ensuite par Trotsky. Il pense pour sa part que Staline a bien fait assassiner Frounzé qui était dangereux pour lui parce qu'il était un vrai politique et un vrai chef militaire. Il nous parle aussi d'une lettre de Trotsky, d'Alma-Ata, protestant contre le fait que des camarades de l'Opposition de gauche aient pu se prononcer contre la construction du barrage sur le Dniepr, le Dnieproguès, importante conquête selon lui.

Ivan Yakovlévitch décide enfin de nous parler de la structure de l'Opposition. Cette dernière a été dirigée en 1926-1927 par un « centre » de l'Opposition unifiée regroupant les dirigeants de chaque courant associé dans l'unification. L.S. Sosnovsky — son « grand ami », nous dit Ivan Yakovlévitch — était extrêmement critique de cette façon de faire et il l'a dit à Trotsky : il fallait, selon lui, ouvrir plus largement ce Centre, y admettre plus de gens. Trotsky lui répondit qu'il voulait éviter les « bavardages » et Sosnovsky de rétorquer : « *Nous vivons en Russie, et, même dans le cadre de l'Opposition, on ne peut pas empêcher les bavardages* ». Tout de même, on admettait des invités aux réunions du Centre et Ivan Yakovlévitch Vratchev y envoya un jour trois jeunes gens dont un Russe, un Arménien et un Géorgien, que Trotsky apprécia.

Dans cette période, au Comité des concessions dont il était responsable, Trotsky avait deux secrétaires, qui travaillaient avec lui depuis fort longtemps, deux hommes qui jouissaient de sa confiance totale, I.M. Poznansky et N.M. Sermuks, et un cabinet d'une quinzaine de personnes qui assuraient en quelque sorte les tâches « techniques ». Le « Centre » proprement dit — plus précisément la partie trotskyste du « Centre » de l'Opposition unifiée — se réunissait régulièrement dans l'appartement de Smilga, au deuxième étage à l'angle du boulevard Karl Marx et de l'avenue Kalinine (ancien Hôtel national). Vratchev y prenait part de temps en temps. Il était présent au dernier auquel Trotsky participa avant son départ pour l'exil. Trotsky déclara ce jour-là qu'au cas où il lui arriverait quelque chose, il souhaitait que Smilga soit reconnu par ses camarades pour le remplacer dans le rôle qu'il avait jusqu'alors joué.

Ivan Yakovlévitch nous parle d'I.T. Smilga qui refusa de paraître dans un procès et d'être utilisé et vécut de terribles années de prison avant d'être fusillé sans jugement. Les archives le concernant ont été récemment ouvertes à sa fille Tatiana et à l'historien Nenarokov. Les autres militants étaient de la même trempe. Il mentionne Beloborodov, qui n'a pas cédé lui non plus et a été condamné à huis clos et exécuté sans avoir paru en public. Il nous parle de Rakovsky, vraiment l'Ami de Trotsky, qui le tutoyait, lui et lui seul. Il nous dit que Rako incarnait véritablement, à cette époque, l'internationalisme dans le mouvement communiste. Il nous parle des rigueurs qui lui furent infligées plus tard ainsi qu'à L.S. Sosnovsky. Les autres membres permanents du Centre étaient E.A. Préobrajensky, Karl Radek, I.N. Smimov, N.I. Mouralov, S.V. Mratchkovsky.

³ Mikhail Vassilievitch Frounzé (1885-1925) vieux militant ouvrier, chef d'armée pendant la guerre civile, avait succédé à Trotsky comme commissaire du peuple à la défense. L'écrivain Boris Pilniak, dans une célèbre nouvelle, s'était fait l'écho de la rumeur selon laquelle une banale opération chirurgicale aurait permis à Staline de se débarrasser de lui. Trotsky a fait allusion à cet épisode dans son Staline.

Ivan Yakovlevitch nous indique que, pour sa part, après sa révocation de son poste en Crimée et son arrivée à Moscou, il devint le responsable de Moscou-Ville de l'Opposition unifiée — avec un zinovéviste — et non, comme on l'a dit, du *Biulleten Oppositsii* qui était en réalité sous l'autorité de V.A. Vorobiev.⁴ Il existait des organes de l'Opposition à chaque niveau, dans toutes les villes, chargés de la circulation des informations, des textes, de la communication entre les groupes d'*opposicioneri*. De plus ces derniers avaient constitué une organisation professionnelle calquée sur le système des « *fractions par profession* » dans le parti : organisation militaire, groupant les membres de l'Armée rouge, organisation ouvrière, organisation des paysans, des journalistes, des étudiants, etc. L'organisation militaire avait un rôle particulièrement important. C'est elle, avec S.V. Mratchkovsky, Ia.O. Okhotnikov, Z.M. Gerdovsky, mais aussi de grands chefs comme les komandarmi V.M. Primakov et V.K. Putna, qui organisa les « *sorties* » dans les rues à partir de la manifestation pour Smilga à la gare de Iaroslavl, mais aussi la publication de la « *Plate-forme* » dans une imprimerie.

Dans ses débuts « *publics* » à l'automne de 1926, l'Opposition réussit à tenir à Moscou avec Kamenev un meeting public, dans un amphithéâtre de l'Université technique, occupé par surprise, le bâtiment étant protégé par l'organisation militaire. Ce succès encouragea un projet plus ambitieux de meeting au Cirque moderne, auquel il fallut renoncer car le GPU en avait eu vent. C'est à cette époque que le Centre envisagea sérieusement d'envoyer Radek à l'étranger pour y organiser la solidarité communiste avec l'Opposition unifiée. On devait le grimer pour lui permettre d'utiliser le passeport d'un militaire sympathisant. La discussion fut chaude sur ce point. Ivan Yakovlevitch critiqua ce projet que Trotsky défendit contre lui avec passion : « *Souvenez-vous de ce que disait Lénine : nous ne devons pas nous conduire comme des aristocrates polonais légers et insouciantes. Il nous faut aller au monde. Nous avons besoin de l'appui des communistes d'Occident* ». La mission n'a pas finalement été réalisée. On n'arrivait pas, semble-t-il, à grimer Radek de façon propre et vraisemblable. Ivan Yakovlevitch, qui ne l'aime pas, ajoute qu'en outre il avait peur.

Ivan Yakovlevitch évoque brièvement les incidents du 7 novembre 1927, l'agression des agents du GPU contre l'appartement de Smilga. « *La République soviétique vit ici* », criait le maître des lieux, cependant que Mouralov attaquait les policiers à coups de balai. Il raconte les départs pour l'exil, les dix jours laissés pour les préparatifs, les 50 roubles alloués par mois pour vivre. Pour quelques privilégiés, Staline — ici, pour la seule fois, Ivan Yakovlevitch a dit « *Koba* » — accepta de négocier un lieu d'affectation et d'en faire une mutation administrative et non un exil formel. Trotsky refusa. Parmi ceux qui en bénéficièrent, il cite Kh.G. Rakovsky, E.A. Préobrajensky, M.S. Bogouslavsky, V.I. Maliouta, lui-même.

Il fut envoyé en exil à Vologda, où il trouva du travail comme instructeur dans un kolkhoze. Il y bénéficiait de bonnes conditions et pouvait même faire dactylographier ses lettres aux autres exilés. Au cours de ses permissions, il se rendait à Moscou. Il rencontrait Boris Mikhailovitch Eltsine,⁵ animateur du nouveau « *Centre clandestin* », qui habitait à la Maison des soviets où avait habité Smilga. Il critiquait l'activité de ce centre qui semblait ne connaître comme moyen d'action chez les ouvriers

⁴ Journaliste de profession, Vladimir Aleksandrovitch Vorobiev (1896-1937) avait été exclu dès septembre 1927 pour l'affaire de l'« *imprimerie clandestine* ».

⁵ Il y eut ensuite une sorte de différenciation. D'abord c'est I.N. Smimov qui assumait les tâches d'un « *secrétariat* » de l'Opposition. Il fut remplacé à ce poste en 1927 par S.V. Mratchkovsky en raison de l'importance de la liaison avec « *l'organisation militaire* » dont nous parlons par ailleurs. Après son arrestation dans l'affaire de l'imprimerie clandestine, il fut remplacé par A.O. Alsky. Il y eut ensuite le « *Centre clandestin* » dont le premier responsable fut Boris Mikhailovitch Eltsine.

que les revendications de hausse des salaires. Mais il rencontrait aussi Galina Sérébriakova ⁶ qui vivait maintenant avec Sokolnikov et, par eux, il recueillait des informations sur ce qui se passait au sommet du parti, et les transmettait au Centre pour qu'elles soient envoyées à Alma-Ata. Il entretenait une correspondance serrée avec L.S. Sosnovsky, très ferme face à Staline.

Ivan Yakovlevitch en vient maintenant à ce qu'il appelle « *la grande tragédie* », la crise de l'Opposition, les capitulations en débandade, sa propre capitulation. Nous nous demandions s'il pourrait en parler. On nous avait raconté qu'au cours d'une interview précédente, il y a plusieurs années, il n'avait pas voulu parler de Trotsky et, comme sa femme insistait, il avait répondu, fondant en larmes : « *Je n'en ai pas le droit, je l'ai trahi !* ».

Avec nous, à la deuxième rencontre, il a pris son élan et il a tenu. Il nous a dit qu'il avait vraiment cru en 1929 que le tournant de la politique de Staline était l'amorce d'un véritable redressement et qu'il fallait reprendre place dans le parti pour continuer le combat. Il ne recevait aucune réponse de Sosnovsky à qui il écrivait ses réflexions là-dessus et ne comprenait pas le silence désormais quasi total qui se faisait autour de lui. Il ignorait que le GPU arrêtait alors le courrier émanant des partisans de la fermeté, ne laissant filtrer que les lettres exprimant une tendance à la capitulation : ainsi, pour ses camarades, il était déjà en train de les quitter, mais aucun de leurs arguments ne l'avait atteint ni ne pouvait l'atteindre.

La pression s'est très vite accrue. Il a perdu son travail. Il a voulu prendre conseil, n'a pu joindre au téléphone que Radek, et ce dernier, en pleine négociation avec les staliniens, lui a, on s'en doute, conseillé de faire sa paix avec le parti. Il ne s'est pas décidé tout de suite et, quelques jours plus tard, a été arrêté. Il s'est alors laissé forcer la main par Radek, le début — un modeste début — du reniement des idées de l'Opposition de gauche. Ses positions, exagérées, déformées, ont été rendues publiques. La tentation était là : laisser faire cette mécanique qui s'était mise en route, qui allait faire de lui un prisonnier libéré, retrouvant sa famille, une vie privée, une certaine utilité, vivant à nouveau, ou bien subir la prison, le silence, l'isolement, l'absence de perspectives. C'était là ce qu'il croyait. En fait, Staline et Radek avaient choisi pour lui. Il était devenu pour tous ses amis « *le renégat Vratchev* ». Il n'a, semble-t-il, compris qu'il avait été joué, que lorsque, au cours d'une « *entrevue* » avec Yaroslavsky après sa libération et son retour à Moscou, il a pu constater la présence dans son dossier des lettres de Sosnovsky qu'il avait tant attendues et jamais reçues. Mais il était évidemment bien trop tard. Il aura pourtant la chance de le dire à L.S. Sosnovsky en personne, venu lui rendre visite après sa libération en 1934, peu avant l'arrestation de 1936 qui allait le conduire à l'exécution silencieuse⁷.

Soyons franc : nous n'avons pas eu le sentiment qu'Ivan Yakovlevitch plaidait devant nous les « *circonstances atténuantes* » ni qu'il cherchait des excuses à sa « *capitulation* ». Incontestablement il cherche aujourd'hui encore à comprendre pourquoi il a consommé cette rupture et sans doute est-ce

⁶ Galina Byk, épouse Sérébriakova (1905-1980), avait rejoint à 15 ans les rangs du parti, elle était médecin et écrivain, travaillant notamment sur les femmes pendant la Révolution française. Elle avait des rapports amicaux avec Trotsky. Sa fille, Zorya Leonidovna, a retrouvé une lettre qu'elle avait adressée à Trotsky, commençant par « *Lev Davidovitch, salut* », ce qui indique entre eux une grande familiarité. Elle se souvient aussi que Trotsky tenta de persuader sa mère de ne pas quitter Sérébriakov pour Sokolnikov, ce qui confirme cette appréciation.

⁷ Il reste à faire la lumière sur les contacts pris après leur libération en 1934 par Rakovsky et Sosnovsky. Sosnovsky donc rendit visite à I. la Vratchev, une biographie de N.I. Mouralov nous apprend que Rakovsky lui rendit visite à Novosibirsk en 1934.

là une quête impossible à réaliser à son âge et après tant d'années où il valait mieux pour lui ne plus se poser de questions. Mais il a été parfaitement net. Il nous a dit: « *C'est de ma part une erreur énorme que d'avoir renié l'Opposition. J'ai eu tort. Pourtant, après ces années, il me semble que ça ne me prive pas du droit de défendre Trotsky et ses idées, celles de l'Opposition de gauche* ». Nous aimerions ajouter qu'il semble considérer cette défense non seulement comme son droit mais aussi comme son devoir. Nos lecteurs trancheront pour leur compte personnel, s'ils le veulent vraiment.

Ivan Yakovlévitch rêve de venir à Paris et de rendre hommage, au Mur des Fédérés du Père-Lachaise, aux martyrs de la Commune de Paris.